



HAL
open science

Terre promise, redis-moi ton nom ? 1 Sur les identités meurtrières

Laurence Croix

► **To cite this version:**

Laurence Croix. Terre promise, redis-moi ton nom ? 1 Sur les identités meurtrières. Crise des repères identitaires : race, sexe, genre,, 2022. hal-03845236

HAL Id: hal-03845236

<https://hal.science/hal-03845236v1>

Submitted on 9 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

(Chap. ouvrage collectif, *L'avenir d'une désillusion*, à paraître chez Hermann)

Terre promise, redis-moi ton nom ?¹ Sur les identités meurtrières

Laurence Croix²

Nous savons que la disparition d'une illusion ne crée pas tout de suite une vérité, mais un nouveau fragment d'ignorance, un élargissement de notre espace vide, un accroissement de notre désert.

F. Nietzsche, *La volonté de puissance*, 1901

« L'identitarisme est la maladie du XXI^e siècle » constatait l'académicienne D. Sallenave dans un entretien à propos de l'alliance du républicanisme néoconservateur et du catholicisme traditionaliste pour défendre une Europe blanche et chrétienne³.

Le retour en Europe de la « race », sous ses différentes bannières idéologiques, annonce et légitime un système de discrimination meurtrière.

Au niveau des masses, la surenchère identitaire, celle des années 30 au XX^e siècle ou celle d'aujourd'hui, apparaît pour beaucoup comme une réponse aux difficultés ou impasses individuelles et collectives.

L'exemple du « débat sur l'identité nationale » est un exemple manifeste d'un désarroi politique symptomatique et d'une tromperie, dans le sens qu'elle permet un camouflage relatif aux violences qu'il perpétue simultanément⁴.

En 2009, nous dénonçons « la construction d'une identité européenne de la haine »⁵. Aujourd'hui, des milliers de personnes meurent sur les routes de l'exil, par centaines de milliers, errent sur terre ou sur des bateaux de fortune au milieu des mers, quand ils ne sont pas parqués par millions dans des camps de Leros à Tanger, expulsés de ceux de Calais ou de Kutupalong et torturés dans les camps libyens, qui comme ceux de Turquie sont financés par l'Europe ...

L'idée de « souffrance narcissique identitaire » qui expliquerait les identitarismes prend à nouveau au XXI^e siècle le devant de la scène, qu'elle exploite une religion ou une notion de race, et abouti forcément, nous pouvons le constater, au meurtre de l'autre, de « tout-autre » (Levinas), même quand la revendication identitaire est menée au nom de la « diversité » comme nous le verrons plus loin. Alors que comme cela a été démontré en particulier par C. Lévi-Strauss, nous savons très bien, quelle que soit nos disciplines et nos théories, que « la notion de diversité des cultures humaines ne doit pas être conçue de manière statique »⁶.

¹ Alain Bashung, extrait de la chanson « Sommes-nous ? », in album *Fantaisie militaire*.

² Laurence Croix est psychanalyste, adhérente à Espace Analytique, Maître de Conférences à l'université de Nanterre, attachée au laboratoire du CRPMS, EA3522, université de Paris, elle a notamment publié *La douleur en soi*, Éres, 2002, *Le père dans tous ses états*, De Boeck, 2011 et avec G. Pommier, *Pour un regard neuf de la psychanalyse sur le genre et la parentalité*, Éres, 2018

³ Entretien D. Sallenave, in *Le Monde*, 23.06.2018

⁴ Que ce soit sous N. Sarkozy (2006) qui crée un ministère de l'immigration, intégration et de identité nationale, et dans le même mouvement persécutait des familles jusqu'à chercher dans les écoles des enfants pour les conduire en rétention avec leurs parents. Ou E. Macron, en décembre 2020, qui en pleine crise sanitaire, économique et sociale, relance cette illusion d'une « identité française » en se référant à Mauras et Pétain, in *L'Express*, les 17 et 23/12/2020. En même temps, il commandera le doublement des effectifs de contrôle aux frontières ...

⁵ L. Croix, « Humain, traqués, triés, sélectionnés, stockés, expulsés. Immigration : la politique sécuritaire du chiffre » in *L'appel des appels, Pour une insurrection des consciences*, ss direction de B. Cassin, R. Gori, C. Laval, Fayard, 2009.

⁶ C. Lévi-Strauss, *Race et histoire*, 1952, Folio, Denoël, 1987, p.16

« Un monde incommensurable existe entre éprouver de l'amertume, le sentiment d'humiliation et d'indignité, réel mais dont on refuse la permanence, et le fait de se considérer comme la victime expiatoire universelle, de poser cela comme un statut, de vouloir donner écho à cette aigreur, qu'elle vienne consolider une théorie, et se vivre comme réaction, comme débordement » écrit C. Fleury dans son magnifique ouvrage sur le ressentiment⁷.

Comme l'avait constaté S. Freud, c'est une grande blessure narcissique pour l'humanité que ce « Moi qui n'est pas maître dans sa maison », et qui n'est autre, comme il l'écrit dans sa « psychologie des masses et analyse du moi », qu'un « amas d'identifications » (*identifizierung* et pas *identität*)

L'identitarisme, autrement dit l'idéologie de l'identité, en tant que réduction de l'humain à une identité (de sexe, de nationalité, ...) génère un déni du sujet cartésien, du doute nécessaire à la pensée, de la subjectivité qui fonde notre sentiment d'existence et ouvre sur l'universel. Puisque le critère identitaire, toujours extérieur au sujet (qu'il n'a pas choisi), devrait le représenter. L'humain est ainsi facilement manipulable ou éjectable. En ce sens au moins les revendications identitaires s'opposent aux sciences et à leurs progrès en nous imposant leur destin de vie, ou de mort.

Si ce « ressentiment » dont traite C. Fleury est assurément le moment génétique de la revendication identitaire, peut-il répondre à lui seul de ce virage identitaire auquel il nous incombe à nouveau de devoir répondre ?

À partir du modèle de la thèse dite « du grand remplacement », nous tenterons ici d'explorer quelques faces contingentes au ressentiment, en particulier la *fascination* que peut exercer l'identité sur l'individu ou le collectif.

L'identitarisme est non seulement une revendication de l'identité en tant que « cristallisation » de l'identification (Lacan), mais aussi *régression*. Dynamique des discriminations entre cultures à l'intérieur d'une même société, de surcroît, il légitime et dénie les crimes d'aujourd'hui comme ceux d'hier, ce qui ne devrait pas non plus être sous-estimé ou méconnu.

Le déni au service de la puissance

Les fantasmes sur les étrangers sont anciens, « primitifs ». En France, longtemps divulguée par J-M Le Pen, la thèse du grand remplacement court toujours dans les rayons d'un faux nouveau Rassemblement national, mais aussi bien au-delà.

Réactualisée au début des années 2000 en Europe par Renault Camus, elle paraissait jusqu'alors marginale et ne concernait que quelques groupuscules d'extrême droite. Mais déjà en 2017, 48 % de la population française approuvaient l'affirmation selon laquelle l'immigration est : « un projet politique de remplacement d'une civilisation par une autre organisé délibérément par nos élites politiques, intellectuelles et médiatiques et auquel il convient de mettre fin en renvoyant ces populations d'où elles viennent »⁸. Depuis, elle poursuit d'autant plus son expansion populaire comme une banale opinion que non seulement l'épidémie du Covid a creusé la crise économique et sociale, mais a infligé un repliement sur soi et des difficultés existentielles réelles (psychologiques, sociales et économiques).

⁷ C. Fleury, *Ci-git l'amer*, Gallimard, 2020, p. 148

⁸ Cf. enquête sur le complotisme dans l'opinion publique française de l'Observatoire du conspirationnisme de la Fondation Jean-Jaurès et l'IFOP, <https://jean-jaures.org/nos-productions/le-conspirationnisme-dans-l-opinion-publique-francaise>

Cette thèse, apparemment paranoïaque, n'est donc plus subordonnée à aucun parti, ni aucun meneur. Elle se légitime d'elle-même pour sauver « sa race » (blanche) et son identité (nationale). Il n'y a plus de référence partisane ou idéologique, car il n'y a pas de distinction entre le populisme de droite ou le populisme de gauche au niveau de la doctrine, comme l'a très bien expliqué P. Rosanvallon⁹.

La thèse ici soulevée suppose l'autre, dans sa différence culturelle stigmatisée par la couleur de l'épiderme ou par une religion, comme radicalement différent, sur un versus « persécuteur, dangereux, dominant, envahisseur ». On retrouvera les mêmes imagos *retournés dans le contraire* chez les décoloniaux/ indigénistes. Des théories en miroir d'un même déterminant : la « race » (sociale, culturelle, ...).

« Le grand remplacement » affirme donc que les « français de souche » seraient remplacés par des étrangers en particulier ceux qui viennent du Maghreb et de l'Afrique subsaharienne et annonce la fin de notre civilisation pour 2030. La réponse politique à apporter est tout autant simple que radicale, « la remigration » : renvoyer ces peuples d'où ils viennent et quel que soit leur sort.

Si R. Camus se défend de tout racisme et de tout antisémitisme, comme Gobineau qui ne concevait pas « l'inégalité des races humaines », les populations dont il faut se débarrasser sont clairement identifiées. Le fondateur du Club de l'horloge, J.-Y. Le Gallou, théoricien de la préférence nationale, précise qu'il s'agit de se défendre du « mondialisme immigrationniste marchand ». La filiation directe avec le plan Kalergi, l'un des théoriciens du III^{ème} Reich de l'unification du continent européen est claire et manifeste. Un plagiat, dénoncé en 2005, par le négationniste et militant néonazi autrichien Gerd Honsik, se plaignant qu'elle ne serait rien d'autre qu'un « collage de citations dénaturées et sorties de leur contexte ».

Ainsi quand R. Camus tente de se défendre aussi de tout antisémitisme, il écrit entre autres : « Je m'en fous, collez-moi encore un procès, mais je le répète : l'univers concentrationnaire était une expérience de laboratoire, plus concentrée dans son atrocité, mais infiniment moins large que le crime abominable de la substitution ethnique, destruction des Européens d'Europe »¹⁰.

À la contestation de crime contre l'humanité et appel à la haine raciale, R. Camus « y ajoute une forme de révisionnisme pernicieuse » relève l'UEJF¹¹. Effectivement, le promoteur idéologique se pose en « résistant », et insulte ainsi tous les résistants de la 2^{ème} guerre mondiale¹².

Qu'il soit « blanc » ou de « couleur », l'identitariste sera non seulement l'éternelle victime de celui qui est désigné comme « l'autre », mais surtout banalise, voire dénie les crimes et ainsi s'attaque frontalement à la civilisation elle-même.

⁹ P. Rosanvallon, *Le siècle du populisme*, Seuil, 2020

¹⁰ Sur son compte twitter le 5 décembre 2017 et cf. Valérie Igounet, R. Reischardt, « le grand remplacement est-il un concept complotiste ? », <https://jean-jaures.org/nos-productions/le-grand-remplacement-est-il-un-concept-complotiste>

¹¹ Communiqué du 25/10/2017 de l'UEJF (Union des étudiants juifs de France) qui a porté plainte contre R. Camus.

¹² Rappelons que la défense des étrangers est née de la Résistance. Les deux premières organisations le Mouvement national contre le racisme (MNR) et le Centre d'action et de défense des immigrés (CADI) ont été fondés par des résistants juifs, grâce à qui ont été promulguées les premières lois assurant aux étrangers des droits ainsi qu'un statut juridique en 1945. Une tradition perpétuée notamment dans les luttes contre la colonisation et dans les associations de défense des « sans-papiers » ultérieures.

Le délire de persécution n'est ici qu'un subterfuge au service de la cause même de cette persécution. C'est ce qu'on appelle en psychanalyse *le renversement dans le contraire*, ici qui insiste et ne cesse pas de se répéter. Adorno l'avait très bien saisi alors qu'il cherchait à comprendre les mécanismes du fascisme qui fonctionnent toujours autour du thème de « la vengeance du faible » et de l'illusion d'un « égalitarisme répressif »¹³ à l'aube de ce faux self de l'identitaire, celui qui lui permet de raviver tous les « démons »¹⁴. Un *deus ex machina*, qui s'abat sur les masses et ne laisse que peu d'espoir de trouver refuge aux damnés de la terre ...

Materre et l'Un

Car on ne peut pas jouir du corps de l'autre, comme le relevait Lacan, on ne peut jouir que de son propre corps. L'identité offre cette illusion magique de jouir du corps de l'Autre dont je faisais partie, celui de la mère (mère patrie, « la race », « son peuple et son territoire », « son sang » ...).

Rappelons avec S. Freud dans *L'avenir d'une illusion* que la mère reste « la première protection contre tous les dangers indéterminés qui menacent l'enfant dans le monde extérieur ».¹⁵

La recherche identitaire, c'est l'illusion de retrouver cette place de l'enfant identifié par la mère, comme l'objet qui la comble et donc l'assigne à cette place et fonction du phallus.

Dans les mois qui suivent, ce petit homme en pleine jubilation de la construction de son *je*, de son image spéculaire va devoir reconnaître les autres en tant qu'autres. Ces premiers étrangers seront immédiatement vécus comme des rivaux, des intrus dans la relation primordiale à la mère (ou la personne faisant fonction de).

L'intrusion, définie comme un complexe par Lacan « représente l'expérience que le sujet primitif, le plus souvent quand il voit un ou plusieurs de ses semblables participer avec lui à la relation domestique, autrement dit lorsqu'il se connaît des frères ». Le *Bereshit* de la sociabilité¹⁶ implique que le petit homme va nier l'autre dans sa différence, pour faire tout comme l'autre, stade dit de l'identification « mentale ou primaire » selon les auteurs. Il faut noter que le fait même d'être un rival est déjà de l'ordre de l'imaginaire, et que la construction de l'image semblable nécessite le déni (de ses différences).

La revendication identitaire ou l'identitarisme serait donc à inscrire dans le registre non seulement du « narcissisme de la petite différence » de tout discours raciste, mais aussi dans ce que Lacan a désigné par « le narcissisme suprême de la Cause perdue »¹⁷. Car cette terre maternelle, ma terre éternelle, est irrémédiablement perdue.

Si l'idéal n'est pas à confondre avec l'illusion, ni avec l'idéologie, c'est peut-être néanmoins par la voie de la fascination que l'illusion identitaire va se confondre avec le moi idéal.

Retenons simplement ici avec le sociologue Gerald Bronner, alors qu'il décrypte parfaitement bien les mécanismes de construction des replis identitaires, entre récit victimaire et tentation de la radicalité, il constate aussi que « la revendication identitaire demande toujours un statut d'exception »¹⁸.

¹³ Cf. S. Muller-Doohm, *Adorno, une biographie*, Gallimard, 2004, p.56 et 295

¹⁴ S. Laarcher, *Les démons de l'identité française*, éd. Hermann, coll. Questions sensibles, 2021.

¹⁵ S. Freud *L'avenir d'une illusion*, PUF, p.33.

¹⁶ L. Croix, « L'avenir social de la jalousie structurale », in *Jalousie et envies, La lettre du Grape*, eres, n°62, 2005.

¹⁷ Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, p. 826.

¹⁸ G. Bronner, *Déchéance de rationalité*, Grasset, citation ici extraite d'un entretien, *Le point*, 6/5/2019

Fascinare - fascinum - fascistes

Aux dépend de la réparation narcissique, fonction de l'illusion, autrement dit de combler le manque à être de tout sujet parlant, il nous faut reconnaître une fascination pour l'identité qui n'est donc pas sans nous rappeler le visage radieux du bébé plongeant dans le regard de la mère, tous les deux fascinés l'un par l'autre, et le sentiment de puissance que cela peut leur procurer.

C'est sans doute cette fascination qui met en échec toutes les voies de la raison, au sens kantien ou freudien, pour lutter contre l'identitarisme et ses conséquences mortifères.

Du latin *fascinare* qui veut dire enchanter ou jeter un sort et de *fascinum* qui désigne le membre viril d'où le fascisme italien a trouvé son nom, Peter Reichel a certainement raison de souligner que le national-socialisme a d'abord fasciné avant de mettre en place un état de terreur¹⁹. Sans cette fascination de la masse point de nazisme.

C'est ainsi que le mot *fascisme* est devenu une synecdoque, « la dénomination *pars pro proto* » de mouvements totalitaires comme le défend Umberto Eco²⁰, qui n'évoque pourtant pas cette racine du mot et la fascination comme éventuel élément déterminant. C'est pourtant par le discours victimaire, qu'il avait parfaitement repéré, que la fascination se fait jour.

Pour la saisir, il suffit d'observer comme nous pouvons tous être harponnés, captivés, voir envoutés, par des images de terreur, et que notre regard ne se détourne pas toujours Il s'agit bien d'images, jusqu'à se les passer et repasser (par ex l'attaque des Twin towers ou l'arrivée des secours après la boucherie de Charlie Hebdo, mais encore chaque hivers les gens à la rue, ...). Ce n'est pas une « joie devant la mort » (qui est chez Bataille lucide et voulue) dont il s'agit, mais néanmoins une forme de jouissance, de délectation insupportable à la conscience, voire de plaisir innommable. Les informations télévisuelles et autres écrans en ont fait même leur principal outil d'audit ...

Face à ce cet état quasi-hypnotique, qui n'est pas non plus une sidération liée à un trauma réel, Freud a pu élaborer un fantasme qui en rend compte, qui est non seulement fondamental mais universel, c'est celui d'*Un enfant est battu*²¹. C'est une grande avancée psychanalytique sur l'origine de cette fascination pour la victime, mais nous n'avons pas l'espace suffisant ici pour en déployer toute la portée. Rappelons simplement que Freud avait pu dévoiler les tenants de la fascination pour l'idole des masses comme relevant de l'amour pour le père.

Mais l'identitarisme sans chef, et sans forcément de « dispositif », comme il se présente de nos jours, certes n'empêchera pas la création de tyrans en tout genre, mais surtout, nous rappelle que c'est la fascination qui crée l'idole et pas le contraire. Quand il n'y a pas (encore) d'idole, le rejet de l'altérité et son aboutissement dans le crime, suffisent à nourrir cette fascination. Les petits pères des peuples n'apparaissent finalement que comme des créations des pulsions sociales meurtrières et du fantasme qui leur donne une forme d'expression libératrice.

« Au nom de la diversité ». La race ou le sexe ?

Cette fascination identitaire peut se révéler sous différents aspects. Prenons pour préciser le cas de Brenton Tarrant, auteur de la tuerie des mosquées à Christchurch en Nouvelle Zeland le 15 mars 2019. Il reconnaît dans son manuscrit posthume avoir été « fasciné et inspiré » par le

¹⁹ P. Reichel, *La fascination du nazisme*, Odile Jacob, 1993.

²⁰ U. Eco, *Reconnaître le fascisme*, Grasset, 2010, p. 25

²¹ S. Freud, « Un enfant est battu » 1919, in *Résultats, Idées, Problèmes*, TIII, PUF.

Norvégien Anders Breivik, auteur de la tuerie ayant causé la mort de 77 personnes (jeunes socialistes pourtant majoritairement « blancs ») en 2011 quand il avait 20 ans. À 26 ans après avoir passé plusieurs semaines en Israël sans avoir causé le moindre dérangement, il voyage en France où il découvre, écrit-il, la thèse de R. Camus, à partir de quoi il devient obsédé par « le génocide blanc » perpétré par des « envahisseurs ».

Il se définit comme « Un *homme blanc normal, venant d'une famille normale* ».

Dans tout son pamphlet idéologique, seule « l'identité blanche » viendrait le représenter. Et il insiste comme s'il avait peur d'être mal compris sur la cause de son acte : « L'attentat ne vise pas la diversité, il est mené au nom de la diversité ». Il ne veut surtout pas, lui aussi, être considéré comme un raciste.

« Au nom de la diversité » c'est ce que revendique sans cesse les dits « décoloniaux » (qui se défendent de tout racisme évidemment). Mais Brenton n'est ni indigéniste, ni psychotique (à priori). Il n'est pas non plus un suprémaciste (blanc). Ce serait trop simple. « Ce manifeste est celui d'un *affirmationiste blanc* pour qui « *la question centrale est d'empêcher le métissage racial* » atteste l'historien Nicolas Lebourg²².

La solution identitariste est donc menée « au nom de la diversité », « contre le métissage, la proximité, la cohabitation entre les races ».

Pour le dire rapidement, c'est ce rapprochement des corps, un rapport sexuel qui n'est pas nommé, entre deux identités religieuses (chrétienne et musulmane) qui est visé chez le jeune homme, qui ne porte manifestement aucun intérêt sexuel aux femmes. La copulation, à l'extérieure du clan, de la race, est pour lui tout autant inenvisageable que dans toutes les religions qui interdisent les mariages mixtes.

Le *déplacement* du sexuel à la race, sans pouvoir plus le développer ici, s'énonce clairement. Alors que la seule véritable différence entre les humains est certainement la différence des sexes. C'est un réel (anatomique) que certains LGBTQI+, dits décoloniaux, cherchent aussi à dénier (qu'ils soient pro ou anti « binaire »).

Précisons un peu plus : Brenton, s'il a décidé de viser des mosquées plutôt que des synagogues, c'est parce que les musulmans sont « un important groupe d'envahisseurs appartenant à une culture jouissant d'un *plus fort taux de fécondité*, d'une *plus forte confiance sociale*, et de *traditions fortes et solides*, qui cherchent à occuper les terres de mon peuple et à procéder à un remplacement ethnique de mon peuple » (c'est nous qui soulignons).

On remarquera que comme dans tout racisme, qui n'est pas que le fait de paranoïaques mais qui suppose néanmoins des racistes, celui qui persécuterait (le juif, le musulman, le blanc, le noir, ...) a toujours quelque chose *en plus*.

Dans tous les cas, la discrimination, même sous couvert d'antiracisme, doit s'entendre dans un registre de jouissance phallique, de virilité. Ce qui nous permet aussi de comprendre comment le discours victimaire nourrit un sentiment de puissance et de force. Le « pouvoir d'être affecté » diront certains promoteurs de « l'hybridité » !

Évidemment en rejetant la différence des sexes, c'est encore et toujours « le refus du féminin » (Freud), du « second sexe », qui est déclaré. L'autre, le prétendu « envahisseur », à l'image des femmes dans l'histoire de l'humanité, devient alors *plus-de-jouir*, objet à humilier, persécuter, torturer, éjecter, exterminer.

Sur le même fil, notons comme les commémorations pour la mort de Robert Brasillach, de Franco ou d'Hitler, sont l'expression d'une illusion d'un avant qui serait débarrassé de toute impureté ...

²² Cf. N. Lebourg, *Les nazis ont-ils survécus ?* Seuil, 2019.

Le passage de l'identité comme l'illusion au crime identitaire se repère dans cet abandon de la dimension du désir intrinsèque à l'illusion en se débarrassant du réel, cause du désir. Autrement dit, la radicalité qui peut se révéler parfois qu'au moment du passage à l'acte, naît de ce basculement où le sujet cède, non pas sur son désir, mais cède le désir à l'Autre (la patrie, dieu, un prophète, la race, ...). L'identitarisme c'est exclure le désir en dehors du sujet, le forclure. L'identitariste, en ce sens au moins, est toujours un criminel en puissance.

C'est ce que signifie *Auschwitz* : hors (du) désir. Auschwitz a été d'abord une formation de l'inconscient comme avait osé le dire A-L Stern, qui y avait été elle-même déportée.

Dehors le Witz ! Ou l'avant Auschwitz

« Je dédaigne de séparer la civilisation de la culture »²³ commence par dire Freud au début de *l'avenir d'une illusion* en 1927. Civilisation et culture ne s'opposent pas, ou ne devraient pas l'être, car pour Freud au moins les deux participent ensemble au « contrôle de l'humain sur la nature » et à régler les rapports des hommes entre eux. Cela ne veut pas dire que le particularisme culturel est nié chez Freud, mais il est relativisé et reste sans conséquence réelle sur le sujet de l'inconscient, le sujet désirant, fondamentalement universel. Autrement dit, nous sommes tous des êtres parlants. Freud insiste sur ce point, notamment quand il écrit « toute culture repose sur la contrainte au travail et le renoncement aux instincts et par suite provoque inévitablement l'opposition que frappent ces exigences ».²⁴

Freud faisait partie de ces intellectuels juifs viennois qui ont tenté de débarrasser les juifs de cette identité qui les stigmatisait et nourrissait la haine envers eux. Il croyait en une synthèse culturelle des identités (juif, autrichien, allemand, moderne, scientifique, homme, hétéro, ...).

Mais cette lutte contre l'identitarisme sera vite détrompée. À partir des années 1880 où surgissent les propagandes nationalistes et antisémites (Schönerer) et le mouvement chrétien-social, particulièrement populiste (Lueger). À cette époque où on s'interroge sur la judéisation des sociétés contemporaines, comme aujourd'hui sur son islamisation, ils n'étaient pas nombreux ceux qui s'opposaient à la notion de race, et qui comme A. Leroy-Beaulieu écrivait courageusement un superbe manifeste contre l'antisémitisme en 1872 : « nous avons un nom pour le Messie juif, il s'appelle Progrès », resté dissimulé dans les livres hébraïques « jusqu'à ce que Diderot et Condorcet le révèlent aux nations »²⁵.

Les historiens ont eux aussi toujours du mal avec cette notion d'identité juive et se demandent qui était « juif » dans cette Vienne de la fin XIX^e, cosmopolite et avant-gardiste (faut-il inclure les convertis ? Ceux qui ont reçu le baptême ? Quelle ascendance retenir ? ...).

Le « Juif », qu'il soit allemand ou pas, pratiquant ou pas, etc. désignait dans tous les cas l'étranger. *Notre étranger*, l'étranger en nous, ce « je est un autre » (Rimbaud) et c'est ce qui perdure comme certainement le plus angoissant pour l'antisémite.

²³ Freud, *L'avenir d'une illusion*, PUF 8eme édition de 1989, p.8

²⁴ C'est rappelons-le ce qui avait causé sa scission avec C.-G. Jung en 1914 qui postulait pour des inconscients collectifs, culturels, ce qui le mènera à sombrer dans les thèses « aryennes » dès 1934 et à traiter Freud de dégénéré comme sa race juive. « L'inconscient aryen par contre possède un potentiel plus élevé que celui du Juif. » deux textes de 1934, publiés en français dans les *Cahiers jungiens de psychanalyse*, n° 96, 1999/3.

²⁵ Anatole Leroy-Beaulieu, « Les Juifs et l'Antisémitisme », *Revue des Deux Mondes*, tome 114, IV, 1892 (p. 758-801). Qui dans ce brillant exposé contre l'antisémitisme écrit aussi « Ne soyons pas dupes de cette vague notion de race (...) ».

L'antisémitisme a hanté Herzl, comme Freud, comme sans doute tout « juif », c'est-à-dire quelqu'un désigné comme tel, non pas parce qu'il tenait à une prétendue identité juive, mais bien à cause de cette ténacité de la haine et du peu de moyens dont les démocraties disposent (ou n'osent disposer ...) pour faire face aux discours fascistes.

Après avoir essuyé le refus de ses parents à se convertir au christianisme, Herzl écrit en 1894, à propos d'une pièce d'Alexandre Dumas fils, *La Femme de Claude*, où un certain Daniel encourage les Juifs à revenir à la terre de leurs ancêtres : « Le bon Juif Daniel veut retrouver sa patrie perdue et réunir à nouveau ses frères dispersés. Mais sincèrement un tel Juif doit savoir qu'il ne rendrait guère service aux siens en leur rendant leur patrie historique. (...) »²⁶.

Herzl pas plus que Freud n'était donc au départ dupe d'une terre promise. Pourtant en 1897, c'est lui qui fonde le mouvement sioniste et devient le promoteur actif pour une terre de salut et de rédemption pour le peuple juif et tous les autres (prévue au départ au Gabon ce qu'il avait accepté). Le rêve d'une terre démocratique et laïque comme il n'en existe encore nulle part à ce moment de l'histoire, même si l'idéal universaliste était porté depuis les *Lumières*. Nous devons constater que cette terre promise à la liberté de toutes et tous, quel que soit ses « identités » est d'abord une illusion qui se transformera en utopie pour finir en ... réalité, en déchirement et état de guerre permanent.

Cette même année, 1897, Herzl s'installe à Vienne, dans la même rue que S. Freud, la Bergasse strate. Tout à côté donc, Freud lui aussi en « conquistador » (in *Freud par lui-même*) part à la recherche de nouveaux territoires, inaugure l'hypothèse d'un inconscient et fonde la psychanalyse en découvrant un nouveau continent, une autre scène, un au-delà aussi, mais celui du principe de plaisir, une pulsion de mort irrépressible qui insuffle nos répétitions.

Face à la haine identitaire, Freud lui ne semble pouvoir y opposer que la raison, l'intelligence, « le progrès de vie de la science ». Nous devons en reconnaître les limites. Mais, jusqu'à son Moïse et sa migration forcée (1939), il demeurera libre penseur et anticlérical, qui ne se pense pas plus juif que Moïse ne l'était sans doute, ou comme il a essayé de le démontrer, peut-être pour sauver des juifs ou tenter de se débarrasser de cette foutue identité, mais aussi des questions d'intégration / assimilation qui font les délices des conservateurs.

Face aux désillusions de l'« assimilationisme » dit-on, pour les deux hommes, l'Angleterre semblait la terre la plus accueillante pour les juifs, pour de nombreux autres aussi de nos jours en recherche de terre promise ...

Herzl et Freud ne se seraient jamais rencontrés. Peut-être se sont-ils salués néanmoins au hasard d'un trottoir ? Les désillusions ne doivent pas entraver notre imagination. Mais, le combat contre l'identitarisme est un combat politique et c'est aux politiques, si nous pouvons encore leur accorder une confiance illusoire, de réagir. Vite !

²⁶ Théodore Hertzl, in *La Nouvelle Presse Libre de Vienne*, cité par Jérôme et Jean Tharaud in *Petite Histoire des Juifs de Paris*, Librairie Plon, 1927.